

sous les ordres d'un vaillant soldat, le colonel Bardin, —il fallait être âgé de dix à seize ans révolus, avoir une taille moindre que cinq pieds, savoir lire et être vacciné.

L'uniforme et l'équipement, —sauf le sabre qui était supprimé, —ne différaient pas de ceux des tirailleurs et des voltigeurs : habit fond vert, revers carré et droit, collet, parement et doublure des basques de même couleur ; liseré et passepoil des poches jaunes ; veste et pantalon blancs ; guêtres courtes en tricot noir ; shako garni d'un cordon vert et orné d'un pompon à boule jaune.

A l'origine, les pupilles de la Garde devaient former deux bataillons et chaque bataillon six compagnies ; mais un décret du 30 août 1811, en donnant le droit d'y être admis à tous les jeunes gens au-dessous de seize ans et ayant quatre pieds neuf pouces, porta ce régiment à neuf bataillons, les huit premiers de quatre compagnies de deux cents hommes chacun, et le neuvième de huit compagnies de deux cents hommes. L'effectif était donc de huit mille hommes, officiers et sous-officiers compris, mais sans le grand et le petit état-major.

Les pupilles avaient un sous-intendant particulier, une musique, des fifres, des tambours, un tambour-major et des sapeurs.

Leur drapeau n'était qu'un simple guidon aux couleurs nationales, parce qu'un nouveau régiment n'obtenait son aigle des mains de l'empereur qu'après l'avoir conquise sur le champ de bataille.

Ce régiment minuscule, —minuscule par la taille, — fit ses débuts militaires le 18 août 1811, à la revue passée sur la place du Carrousel, et ce fut un spectacle des plus curieux, que les fameux bataillons scolaires devaient rappeler... de très loin.

En tête s'avançaient gravement des sapeurs de dix à quinze ans, avec d'énormes bonnets à poil. Pour donner à ces grenadiers un aspect redoutable, il ne leur manquait que des moustaches.

Le tambour-major suivait en brandissant sa canne. On l'aurait plus justement appelé *tambour-minor*, car sa taille ne dépassait pas cinq pieds deux pouces, et il aurait passé sans peine sous le bras de son collègue des grenadiers à pied.

Les tambours et les clairons ressemblaient à des jouets d'étrennes. La musique n'avait pas de grosse caisse, —cet instrument était trop lourd ; —mais elle jouait un pas redoublé, *la Favorite*, qui avait été spécialement composé pour le régiment des pupilles.

Et devant les spectateurs amusés et attendris, devant les femmes, devant les mères intéressées et attristées en même temps par cette image de la guerre, les petits soldats marchaient fièrement, marquant le pas, portaient sans fatigue apparente le fusil un peu trop pesant, et on devinait à les voir que ces enfants étaient de bonne race et qu'ils sauraient se battre comme des hommes.

L'émotion fut profonde lorsque Napoléon, au galop de son cheval, s'approcha des vieux grenadiers et leur présenta les pupilles :

« Soldats de ma vieille Garde, dit-il, voici vos enfants ! C'est en combattant à vos côtés que leurs pères sont morts : vous leur en tiendrez lieu. Ils trouveront en vous tout à la fois un exemple et un appui. Soyez leurs tuteurs ! En vous imitant, ils seront braves ; en écoutant vos avis, ils deviendront les premiers soldats du monde. Je leur ai confié la garde de mon fils, comme je vous ai confié la mienne. Avec eux je serai sans crainte pour lui, comme avec vous je suis sans crainte pour moi. Je vous demande pour eux amitié et protection.

« Et vous, mes enfants, ajouta-t-il en se tournant vers les pupilles, en vous attachant à ma Garde, je vous donne un devoir difficile à remplir ; mais je compte sur vous et j'espère qu'un jour on dira : « Ces enfants étaient dignes de leurs pères. »

Immédiatement après la revue, quelques-uns des pupilles de la Garde commencèrent leur service auprès du roi de Rome ; leur service ne dut pas, ce jour-là, leur paraître trop fatigant ou trop ennuyeux. Il consista presque uniquement à manger des gâteaux que leur apportaient les dames de l'impératrice.

Revenons au régiment des grenadiers hollandais, d'où était né celui des pupilles de la Garde. Il eut une carrière brillante mais courte. Il se battit avec un courage héroïque à Borodino, et dans cette sanglante bataille disparut presque entièrement. Il n'existait pour ainsi dire plus, lorsqu'un décret du 13 février 1813 le supprima. La Hollande était redevenue libre. Les grenadiers qui avaient échappé à la mort se hâtèrent de regagner leur pays.

La même année, le régiment des pupilles fut réduit à deux bataillons de huit cents hommes chacun, et le reste fut versé dans les nouveaux régiments de tirailleurs grenadiers et de chasseurs voltigeurs, créés à cette époque.

Le premier bataillon, mis sur pied de guerre, rejoignit l'armée qui se dirigeait sur la Saale, et il combattit vaillamment à Lutzen et à Bautzen.

A Lutzen—12 mai 1813—dans ce combat de géants qui couvrit une ligne de deux lieues, où périrent près de cinquante mille hommes, parmi lesquels trente mille Russes ou Prussiens, et qui sera mis, disait Napoléon dans sa proclamation, « au-dessus des batailles d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland et de la Moskowa, » les pupilles contribuèrent pour une large part à la victoire.

Sous l'ouragan de feu qui, un instant, effraya leur courage, ils faiblirent d'abord : mais à la vue de Napoléon ils se rallièrent aux cris de : « Vive l'Empereur ! » Conduits par Mortier, ils s'élançèrent, avec une fougue irrésistible, sur le village de Kaia, formidablement défendu, et l'enlevèrent à la pointe de la baïonnette. Ce fut un des plus beaux faits d'armes de la Garde impériale.

A Bautzen,—le 21 mai 1813,—sous les ordres de Napoléon lui-même, ils prirent part à l'épisode le plus décisif et le plus meurtrier du combat : la prise du mamelon de Kreckwitz.

Le deuxième bataillon partit en 1814. Mais déjà les pupilles avaient perdu leur organisation distincte, et leur renom militaire se confond avec celui de la jeune Garde, pour en augmenter l'éclat et en rendre plus impérissable le souvenir.

HENRI D'ALMERAS.

LA MORT DE L'ÉMIR D'AFGHANISTAN

Abdurrahman, émir d'Afghanistan, est mort le 3 octobre dernier. Il avait cinquante-six ans.

Sa vie, au moins en sa première partie, avait été extrêmement mouvementée. C'était un jeune homme de vingt ans quand une insurrection éclata, en 1865, contre son oncle Shere-Ali, qui régnait sur l'Afghanistan. Dans l'espoir de saisir le pouvoir, il se mit à la tête des insurgés et fut vainqueur en deux batailles. Mais finalement, son cousin Yakoub-Khan, fils de Shere-Ali, parvint à rendre le pouvoir à son père. Après une lutte de quatre années, Abdurrahman dut s'enfuir en Russie. Le gouvernement du tsar le recueillit à Samarcande et lui attribua une pension de 25,000 roubles par an. Il demeura dix ans en exil.

Mais un différend étant survenu entre l'Angleterre et Shere-Ali, une expédition anglaise, que commandait le général Roberts, aujourd'hui lord Roberts, fut envoyée en Afghanistan. Shere-Ali, vaincu en une brillante campagne, fut envoyé captif dans l'Inde, et son fils Yacoub fut proclamé émir à sa place. Les hostilités devaient recommencer en 1879, à la suite du massacre de la mission que les Anglais avait laissée à Caboul, où elle occupait la citadelle, sous le commandement du major Cavagnari. A la faveur de la nouvelle invasion anglaise, entreprise pour venger cette trahison, Abdurrahman rentra en Afghanistan et parvenait à se faire reconnaître comme émir par les notables de la province de Caboul et par l'Angleterre elle-même, à laquelle il avait apporté une très utile coopération, à la tête de 10,000 hommes. Il fut proclamé le 12 juillet 1880.

En acceptant de l'Angleterre une pension de quatre millions, plus tard portée à six millions par an, en promettant de ne recourir aux bons offices d'aucune

autre puissance, Abdurrahman se plaçait tacitement sous le protectorat de l'Angleterre.

Il paraît, d'ailleurs, avoir supporté assez impatiemment ce joug, et les relations entre le protégé et les protecteurs furent traversées de maints orages.



ABDURRHAMAN, ÉMIR D'AFGHANISTAN

Abdurrahman a légué sa couronne à son fils aîné Habib-Oullah-Khan ; mais, la loi de l'islam ne reconnaissant pas la succession en ligne directe, par droit de primogéniture, il est à prévoir que Ishak-Khan, frère de l'émir défunt, va élever des prétentions contre cette disposition insolite. Et les journaux anglais ont raison de témoigner de quelque inquiétude.

A PROPOS DE LA TOUSSAINT

Il y a quelques années, un journal s'amusa à interroger les contemporains célèbres. Il leur posa cette question : *Que pensez-vous de la mort ?* Et nous avons retrouvé quelques-unes des réponses recueillies :

Je crois qu'il faut penser très souvent à la mort, si l'on veut avoir toujours la mesure à peu près exacte des choses de la vie. —A. DUMAS, FILS.

Voici ma pensée : Je crois que l'Esprit créateur des mondes et de l'infini ne peut être ni conçu ni jugé par notre humanité.

L'Esprit créateur n'a pas voulu qu'il nous soit donné avant la mort d'avoir le secret de la vie. Il a voulu nous laisser libres de la juger chacun suivant sa conscience ; mais, en vérité, nous ne pouvons rien affirmer, sans orgueil déplacé ou imposture. —ROSA BONHEUR.

S'il n'y avait pas la vieillesse, la mort serait une chose abominable ; mais, puisqu'il y a la vieillesse. —H. MEILHAC.

Réponse à la demande : *Que pensez-vous de la mort ?*

Chut !... —ALPHONSE DAUDET.

Si le tombeau a la majesté du mystère, c'est que le tombeau ne renferme pas le néant. La nuit du tombeau à son aurore.

La mort soulève le couvercle de plomb sous lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement.

On salue le mort qui passe, comme le voyageur qui part en avant. —ARSÈNE HOUSSAYE.

Arsène Houssaye, Alphonse Daudet, Alexandre Dumas, H. Meilhac et Rosa Bonheur, tous ont disparu. Ils ne croyaient pas, en s'exprimant de la sorte, être si près de leur fin. Ces lettres prennent une signification mélancolique et funèbre, quand on songe que ceux qui les ont écrites ne sont plus !...

La mort fauche à grands coups !